

abattre, terrasser, décomposer, voilà ce qu'elle fait » (p. 440). Ainsi meurt le vieil homme. « *Maintenant tout s'est accompli* », nous dit-on. Mais alors surgit un homme nouveau qui s'appelle Franz Biberkopf.

Par la suite, son innocence est prouvée, on le libère. A sa sortie de Buch, « *les maisons se tiennent tranquilles, les toits sont immobiles* » (p. 444). Franz Biberkopf accepte une place de concierge suppléant dans une modeste usine. Les autres le trouvent changé ; il a un nouveau regard, « *un regard calme, profond* » (p. 445). Il porte un soleil dans son cœur qui « *renforcé d'un petit verre de fine et d'un fortifiant dans le potage, le remontera peu à peu* » (p. 446).

IL n'est pas nécessaire de hanter les bas-fonds des Babylones modernes et de toucher le fond de la déchéance pour connaître l'enfer. L'absence de Dieu éprouve les hommes d'autant plus rudement que le désir, en réalité, ne les quitte jamais. Inassouvi, il s'exaspère en une détresse insupportable qu'aucun ersatz ne peut soulager.

« *Le Christ est ressuscité des morts, par la mort il a vaincu la mort ; ci ceux qui sont dans les ténèbres, il a donné la vie* », chante la liturgie. Mais pour cela, il ne suffit pas d'explorer le séjour des ténèbres, intérieur ou extérieur, par une plongée volontaire ou accidentelle. Encore faut-il se laisser conformer au Christ et par le Christ. Celui-ci ne nous laisse pas orphelins. Par le corps qu'il s'est choisi, l'Église, il ne cesse de nous communiquer sa grâce, au moyen des sacrements. Toute détresse n'est pas un point de passage obligé vers la conversion. Si le cœur demeure fermé, le Christ peut bien arpenter l'enfer en tous sens, l'Adam que nous sommes ne peut pas reconnaître le bruit de ses pas. Pour renaître et partager la gloire du Ressuscité, le vieil homme ne peut éviter d'être broyé et concassé ; travail long et douloureux qui ne s'accomplit pas en un jour. C'est pourquoi nous est donné le temps de cette vie.

Corinne MARION

Corinne Marion, née en 1945. Maîtrise et CAPES de Lettres Modernes en 1972. Enseigne dans un lycée à Paris. Mariée, deux enfants. Membre du Comité de rédaction de *Communio*. Publication : *Qui a peur de Soljenitsyne ?*, Fayard, Paris, 1980.

Adrienne von SPEYR

L'expérience du Samedi Saint

Adrienne von Speyr (née en 1902 à La Chaux-de-Fonds, décédée en 1967 à Bâle) devint médecin à Bâle après une jeunesse difficile et des études pendant lesquelles elle dut gagner elle-même sa vie. Elle se convertit au catholicisme en 1940, après avoir reçu de moi l'instruction nécessaire. Ensuite, tout en continuant d'exercer sa profession, elle reçut une multitude de grâces mystiques, parmi lesquelles de nombreuses grâces de participation à la Passion. Pendant vingt-six ans, elle me dicta, à moi qui étais son confesseur, un grand nombre de méditations spirituelles, entre autres des commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. La plupart de ses écrits sont en vente dans les librairies, des traductions anglaises, italiennes et françaises ont commencé de paraître (1).

Un centre important de sa mission théologique très vaste fut, sans doute pour la première fois dans l'histoire de l'Église, de pouvoir suivre le Christ mort le Samedi Saint, et de pouvoir alors dicter ce quelle éprouvait en termes clairs. Les « descentes » vécues chaque année après la mort de Jésus (du Vendredi Saint après trois heures jusqu'au matin de Pâques) présentent des aspects toujours nouveaux; le court résumé qu'on va lire ne peut que simplifier indûment la richesse des aspects. Tout ce qui est dit par Adrienne se trouve en italiques et entre guillemets. Les textes complets seront publiés plus tard ; deux courts fragments se trouvent dans *Objektive Mystik*. Beaucoup de choses dans ses autres oeuvres (par exemple, le radicalisme de son petit livre *Bereitschaft*) ne sont explicables qu'au partir de l'idée que le Fils, le Samedi Saint, doit, dans une obéissance suprême, chercher et même reconnaître le Père là où se trouve ce qui est totalement rejeté par Dieu : tout le péché du monde.

Hans-Urs von Balthasar

La Croix

La Croix est l'acte par lequel le Fils assume et expie tous les péchés (même les « *péchés futurs* »). « *On ne peut pas souffrir sans être réellement atteint par le péché* ». Le poids de ce péché est inimaginable,

(1) Cf. Hans-Urs von Balthasar, *Adrienne von Speyr et sa mission théologique*, Apostolat des Éditions, Paris, 1976.

« *cependant le Seigneur souffre plus que ce qui devait être souffert pour le péché du monde* ». Il doit apprendre à connaître de l'intérieur l'éloignement de Dieu et l'absurdité du péché. C'est pourquoi sa souffrance lui apparaît comme « *une erreur* », comme « *sans issue* », comme une « *angoisse* » absolue, dans laquelle « *rien ne correspond plus* » et tout paraît « *en vain* ». Il est « *broyé* », « *étouffé* » par le péché. Tout espoir en un sens est détruit, le Fils est sur un « *chemin sans issue* » ; dans le cri de l'abandon, « *le Seigneur ne voit plus en aucune manière qu'il fait la volonté du Père* » en remettant l'Esprit qui l'a envoyé entre les « *mains invisibles* » du Père, il accomplit les derniers pas vers la mort en tant qu'homme tout simplement (ici est tirée « *la dernière conséquence de l'incarnation* »). La démesure du péché imposé, éprouvé non seulement psychiquement, mais aussi corporellement (il « *pénètre par ses plaies dans son corps* »), fait apparaître le temps sur la Croix comme « *intemporel* ». En tout sens, son temps est un « *temps perdu* ».

Les souffrances d'Adrienne (= A.) pendant le Carême jusqu'au Calvaire et dans la Semaine Sainte jusqu'à l'après-midi du Vendredi Saint, étaient terribles ; c'étaient des tortures corporelles, mais surtout psychiques, puisqu'elle avait à éprouver avant tout les états intérieurs de Jésus : angoisse, honte, horreur, inutilité, nuit intérieure, dans une dialectique étrange : d'une part, dans l'oubli total d'elle-même et sans réflexion sur le Seigneur ; d'autre part, dans un profond effroi au sujet de sa propre culpabilité (elle ne distinguait plus entre ses péchés personnels et les péchés de tous les hommes), qui inflige au Seigneur une telle chose. Mais cette passion du Crucifié et du mourant, cette « *nuit obscure* » (par exemple aussi celle de Jean de la Croix) ne doit pas être décrite ici. Au cours de la première « *Passion* » (1941), j'attendais la fin des souffrances avec la mort dans l'après-midi du Vendredi Saint. Mais le plus important devait encore arriver.

La descente. L'état de mort

Après la mort (A. gît comme morte sur la chaise longue). D'abord le tressaillement au moment du coup de lance. Ensuite une pause et une suspension : reddition de la mission au Père dans le « *paradis* » (où le larron peut demeurer). Puis soudain A. « *commençait à s'enfoncer, dans un abîme* », elle avait l'impression de tomber sans fin, toujours plus rapidement. Elle « *tombe jusqu'au fond de l'enfer* ». Et ceci dans un état « *de mort* ». Il n'y a plus de souffrance physique, mais une autre forme, encore plus profonde, d'intemporalité. « *La durée est suspendue* ». Ainsi, « *dans l'enfer rien ne peut être du passé* ». « *Tout n'est que maintenant* ». « *Alors l'enfer est-il ce qui est le plus contraire au ciel, où il y a, dans l'éternité divine, l'accomplissement de tous les temps ? Dans l'enfer, l'intemporalité est un état interminable, où l'on ne peut plus agir, l'oppression du poids du péché, le caractère définitif et le présent du*

non-sens ». « *L'abandon est devenu la totale aliénation* ». Tout contact humain est exclu. « *La foi, la charité et l'espérance sont inaccessibles* ». A. dit et fait les choses quotidiennes comme « *un mécanisme* ». Elle est « *comme une poupée, ou mieux : comme un catatonique (2) qui prend toutes les positions qu'un autre lui donne* ». L'homme dans l'enfer, dit-elle, « *n'a plus rien d'infini, il est pure finitude* ». Aussi ne pourrait-il pas se confesser, tout au plus pourrait-il « *se laisser psychanalyser à l'infini* ». Si quelque chose se meut, si on se meut, c'est alors sans aucun sens de la direction ; ce qu'on laisse derrière soi revient sur soi. Et « *rien n'est terminé, il n'y a aucune issue* ». « *On avance dans l'éternité de l'enfer, mais plus on avance, plus l'éternité se trouve devant vous. C'est ce qui est le plus contraire à l'éternité du ciel* ». « *En chaque seconde que je vis en enfer, les années que je dois y passer se multiplient. Naturellement, ce n'est là qu'une image humaine pour l'état en question, pour l'absence toujours plus grande d'espoir* ». C'est « *l'horreur achevée* ». Mais A. n'est pas ici comme « *damnée* », elle se trouve dans une marche paradoxale à la suite du Seigneur ; elle doit chercher les « *traces* » du Seigneur, dont elle sait qu'il passe ou est passé par ici, mais les traces restent invisibles : dans l'enfer, le Christ mort n'agit plus. « *Quand on suit sur la terre le Seigneur ou ses saints, on trouve partout des traces ; des traces de la grâce, des traces de la présence passée ou de la parole passée* ». Dans l'enfer, non. « *On tente de suivre ses traces, et on remarque que ce n'est pas possible* ». « *On marche sur les pas du Seigneur, et pourtant on ne les connaît pas* ». « *Inutilité* », tel est le nom de cet état.

La substance de l'enfer

Pourquoi le Fils doit-il retourner au Père en passant par l'enfer ? Il y a bien des aspects de ce mystère. Un premier : il doit « *voir de l'intérieur* » quel est le résultat de sa Passion : le péché séparé des pécheurs. « *la descente aux enfers est la vision de l'oeuvre réalisée* ». L'enfer est la réalité du péché séparé du monde. « *Les péchés que le Seigneur rencontre en enfer sont des péchés sans les pécheurs* ». Mais des péchés auxquels les hommes ont donné une part de leur propre réalité.

A. vit cette substance d'une manière absolument sensible. Sans cesse reviennent les mêmes images, dont elle sait pourtant qu'elles ne sont que des appuis destinés à éclairer la concrétude inouïe du péché vaincu par la Croix. Toujours un fleuve immense, brun, puant, qui se meut d'une manière morte et mécanique, que l'on touche, goûte, sent, tâte, sans y

(2) « *Catatonie* : attitude psychomotrice constituée essentiellement par de l'inertie et du négativisme vis-à-vis du milieu extérieur et, accessoirement, par des actes paradoxaux, des attitudes et des gestes, des paroles bizarres et stéréotypées. Elle est généralement rattachée à la schizophrénie » (d'après M. Garnier et V. Delamare, *Dictionnaire des termes techniques de médecine*, 19e édition revue et augmentée, Paris, 1972, p. 190) (N.d.T.).

plonger ; on y nage, en s'enfonçant, en passant dans ce qui est informe ; c'est un paquet de péchés particuliers, mais (A. le redit sans cesse) tout péché est justement péché, tous font partie de la même substance. « C'est un écoulement qui ne cesse jamais ». Et il y a comme des poutres dans le fleuve, « servant à décharger les péchés du lieu de la purification dans le courant infernal ». Chaque Vendredi Saint, A. fait l'expérience de ce « fleuve très lent des péchés devenus informes », et « la simple vision ne suffit pas, on doit y participer », on doit en avoir le goût dans la bouche : « fade, terreux, rance ». « Dans l'enfer, l'homme est confronté à son propre péché : dans cette boue puante, il doit se reconnaître. Et ceci maintenant. C'est cela que je suis ». Le fleuve coule, mais il « stagne » en même temps, il ne « coule vers aucun avenir, mais par le maintenant dans le maintenant ». « Ce n'est pas douloureux, mais simplement horrible, infiniment lourd », « sans air, étouffant », « sans issue ». Les péchés peuvent aussi revêtir la forme « d'une caverne dans laquelle on se baisse pour éviter les arêtes de rochers, mais sans pouvoir faire attention à tout simultanément ; on essaie de ne pas se heurter avec l'épaule, mais au même moment on donne contre le rocher avec la tête ».

Les effigies

Dans sa marche à travers l'enfer, le Seigneur ne rencontre pas seulement le péché se dissolvant en ce qui est informe, mais aussi ce qu'A. a appelé les « effigies », la reproduction de ce qui a été damné et enlevé du pécheur particulier, car tout homme qui pêche abandonne au péché une part de son être personnel. Quand le Seigneur s'approche de l'effigie particulière, elle est de quelque manière « effacée, mais il en reste comme un cadre, un souvenir jusqu'au Jugement dernier. De plus, l'effigie, touchée par le Seigneur, reçoit un sens au sein de la lutte de l'homme contre le péché dans le monde. Augustin par exemple veut que son péché serve à l'avenir à effrayer les autres... L'effigie est aussi l'objectif dans le subjectif de la confession. Le pénitent doit s'attacher à l'effigie, et à l'effigie touchée par le Seigneur ». Alors il reconnaît non seulement ses actes particuliers, mais aussi son *habitus*, qui est « beaucoup plus caractéristique pour le pécheur ». De son côté, le Seigneur « voit dans les effigies, les innombrables effigies, tous les destins des hommes particuliers, pour lesquels il a souffert et qu'il est allé chercher ».

Le second chaos

« A la création du monde, Dieu est entré dans le chaos, afin de le mettre en ordre ». « D'un jour de la création à un autre jour de la création, on le voit se dissiper ». Mais du fait que Dieu donne à l'homme la liberté, il reste dans la création un « chaos partiel », que l'homme, en péchant, peut faire pénétrer dans l'ordre. « La liberté du choix est

quelque chose de neutre, et par là apparenté au chaos ^N. K L Apocalypse est pleine de preuves démontrant que le (second) chaos existe ; il peut être descellé ^N. Et puisque l'homme l'a produit, Dieu « pénètre de nouveau dans le chaos, maintenant non plus en tant que Créateur, mais en tant que destructeur ^N, en tant que rédempteur. L'enfer est le second chaos séparé du monde remis en ordre à la Croix. Ce que le Créateur a séparé en mettant de l'ordre était ^K de l'eau claire comme du cristal ^N ; ce qui est séparé du pécheur est K le pur contraire ^N, le borbier comme ^K produit résiduel ^N. ^K Le chaos est ce dont quelque chose est né, l'enfer est ce dans quoi quelque chose naît ^N. « Si un homme avait été là lors de la création du monde, il n'aurait pas tenu pour possible que Dieu puisse créer un ordre à partir du chaos ; pas davantage l'humanité souffrante ne croit que le Seigneur au Calvaire puisse créer un ordre du salut. Nous devons être déjà rachetés pour croire à la possibilité de la rédemption du monde par la Passion du Seigneur ». « L'enfer formé doit être transformé en chaos informe ».

Le sombre mystère du Père

En conduisant le Fils mort à travers l'enfer, le Père ne lui montre pas seulement ce que sa souffrance a produit, mais il l'introduit, lui le Rédempteur incarné, dans le mystère suprême du Père en tant que Créateur. Or cela signifie, comme A. l'expose à maintes reprises, non seulement que le Fils est confronté à la suprême responsabilité de l'homme du Père, dans la mesure où celui-ci a créé la liberté humaine et l'a laissée s'exercer, mais aussi que le Fils (en tant que le Verbe incarné) est maintenant initié au mystère suprême de sa propre origine. Assurément, « le chaos infernal est un mystère obscur du Père ; mais il y a (là derrière) encore l'obscurité qui est le mystère du Père originellement générateur, de sa paternité elle-même ». Mais une telle révélation du Père au Fils ne peut se produire que dans le plus profond silence, pour ainsi dire « en se détournant l'un de l'autre » dans « la plus extrême discrétion de l'amour ». Même au sein de l'éternelle vie trinitaire, A. parle assez souvent de la richesse de cette vie et de sa nouveauté constante, si bien que, humainement parlant, il y a toujours prêtes en cette vie, pour Dieu lui-même, des « surprises » toujours nouvelles, un « ravissement » toujours nouveau. Maintenant, c'est le Fils en tant qu'incarné qui est introduit dans le mystère inconcevable de la fécondité paternelle. « Jusqu'à présent, il a vécu avec le Père dans la confiance réciproque, mais il n'a pas encore vu, dans la dernière cachette du Père, tout ce que le Père a d'incompréhensible, le mystère de l'origine de la puissance génératrice paternelle elle-même ! ». Ainsi, « le Samedi Saint est presque plus un jour du Père qu'un jour de la mort et de l'enfer. Il est la voie la plus directe qui mène au Père. En ce jour, rien n'est épargné au Fils ». « Il doit maintenant, pour voir l'obscurité du Père, voir la somme de toutes les aversions humaines », c'est-à-dire tout abus possible

Adrienne von Speyr

de l'amour paternel, que le Père tolère - tout en ayant finalement confiance en l'amour extrême du Fils. « *Le Fils de l'homme entre dans la naissance trinitaire* ».

Obéissance absolue

L'obéissance du Fils incarné était depuis toujours le mode sotériologique de son don éternel d'amour au Père. Si la mission de Jésus est accomplie » avec la mort sur la Croix, et s'il rend au Père l'Esprit qui l'a envoyé, l'obéissance du Seigneur mort est l'objet d'une sur-exigence ultime, inattendue et imprévisible. « *Dans le calice est toujours mis encore du nouveau, sans considération de ce qu'il est déjà plein à déborder* ». C'est, d'un côté, une obéissance sans vision possible, puisque le Fils doit chercher le Père là où il ne peut pas être, dans ce qui est rejeté par Dieu. De l'autre côté, ce n'est plus une obéissance active, « *il ne lui reste plus de force productive* », « *il est mené plutôt qu'il ne va lui-même* », il est devenu « *pure fonction* », « *une contrainte que l'on s'impose à soi-même, ou plutôt : que l'on vous a imposée* ». Il est pure objectivité, de même que ce qui est éprouvé dans l'enfer, le péché du monde, est pure objectivité ; « *entre le Seigneur et le péché, il n'y a aucune loi qui règne, mais une simple confrontation sans loi* ». Ainsi n'y a-t-il pas de phases, pas d'élaboration, mais en tout aspect de ce qui est éprouvé, il y a toujours le tout, de même que l'expérience met en jeu toute l'obéissance. Ce qui doit être assumé, c'est « *le mystère incompréhensible du péché dans l'enfer* ». Devoir assumer ce mystère et ce qu'il a de « *contradictoire* dans l'intemporalité, engendre « *l'angoisse d'enfer* » spécifique, c'est « *l'inhumain* » absolu. Le cri sur la Croix était un abandon subjectif au milieu de l'obéissance accomplie, l'abandon dans l'enfer est purement objectif, c'est un « *au-delà de l'obéissance* ».

Les âmes, brûlantes

Dans cet enfer, A. n'a jamais vu quelqu'un. Quelque part, pendant la descente dans l'abîme, elle a vu, détournées de Dieu, des âmes auxquelles des torches étaient données, pour qu'elles s'y précipitent, mais elles se refusaient provisoirement à vouloir brûler. « *Aucun ne voulait s'ouvrir et se donner. C'était des troupes immenses, une procession indéfinie* ». C'était une vision si terrible qu'A. tombait dans un trouble toujours plus grand : « *Elles doivent se repentir, elles doivent briller à tout prix* ». Je voyais A. se lever et, appuyée à la paroi, faire le geste de recevoir, avec toujours plus de peine, jusqu'à ce qu'elle tombât à terre comme morte, en se blessant gravement. Elle m'expliquait ensuite : elles m'ont remis leurs torches et alors elles pouvaient brûler. « *Briller signifie : reconnaître son péché, tomber dans le purgatoire, manifester le désir de purification* ». « *On les laisse en face de l'enfer, jusqu'au moment où elles décident de brûler* ».

Une fois, au cours de la descente, A. leva la main et regarda, tendue et effrayée. Elle chuchota : « *Voyez-vous ? Ce sont les renégats* ». D'une voix ordinaire, je lui demandai des explications. Elle fit signe : « *Parlez très bas. Maintenant, je vois leurs visages. Ce sont tous ceux qui n'ont pas entendu l'appel de Dieu : au sacerdoce ou à la vie religieuse ou au baptême ou à l'Eglise, ou un appel particulier du Seigneur à le suivre. Je ne sais pas où ils sont, en tout cas pas tout à fait au plus bas chez ceux qui sont tout à fait vulgaires. Je ne suis pas encore aussi loin en bas, on peut les aider... Doucement, doucement. Savez-vous, il est pour eux* ».

Communio est disponible à

- Aix-en-Provence** : Lib. du Baptistère, 13, rue Portalis
- Amiens** : Brandicourt 13, rue de Noyon
- Angers** : Richer 6, rue Chaperonnière
- Besançon** : Cart 10-12, rue Moncey
- Chevassu 119, Grande Rue
- Bordeaux** : Les Bous Livres 70, rue du Palais-Gallien
- Caen** : Publica 44, rue Saint-Jean
- Lib. « Feu nouveau » 23, rue Camière,
- Chantilly** : a Les Fontaines » (Centre culturel, B.P.205)
- Cholet** : Lib. Jeanne d'Arc. 29, rue du Commerce
- Clermont-Ferrand** : Ub. Religieuse 1, place de la Treille
- Dole (Jurai)** : Saingelin 36-38, rue de Besançon
- Fribourg (Suisse)** : Librairie Saint-Augustin 84 rue de Lausanne
- Lib. Saim-Paul Pércles 38
- Genève** : Martingay Conraterie20
- Grenoble** : Lib. Notre-Dame 10, rue Notre-Dame
- La Celle-Saint-Cloud** : Notre-Dame de Beauregard*
- La Pierre-qui-Vire** : Librairie Sainte-Marie (Saint-Léger-Vauban, Yonne)
- Lausanne** : La Nef Avenue de la Gare 10
- Le Puy** : Cases Bonneton 21, boulevard Maréchal-Fayolle
- Lille** : Tireloy 6Z, rue Esquermoise
- Louvenciennes** : Paroisse
- Lyon** : Decitre 6, place Batecour
- Editions Ouvrières 9, rue Henry IV
- Ub. Saint-Paul 8, place Bellecour
- Marseille 1er** : Le Mistral 11, impasse Rammerion
- Marseille 6e** : Le Centurion 47, boulevard Paul-Peytral
- Marseille 8e** : Lib. Notre-Dame 314, rue Paradis
- Montpellier** : Logos 7, rue Alexandre-Cabanel
- Nancy** : Le Vent 30, rue Gambetta
- Names** : Lancé z rue de Verdun
- Centre Catéchétique 2 bis, rue Georges-Clemenceau
- Nevers** : Bihoreau 17, avenue du Général-de-Gaulle
- Mmes** : Biblica 23, boulevard Amiral-Courbet
- Orléans** : Lib. Saint-Paterne 109, rue Bonnier
- Paray-le-Monial** : Bouteloup 16, rue de la Visitation
- Paria 4e** : Notre-Dame de Paris' 6, parvis Notre-Dame
- Paria 5e** : Ub. Saint-Séverin 4, rue des Prêtres-Saint-Séverin
- Saint-Jacques-du-Haut-Pas' 252, rue Saint-Jacques
- P.U.F. 49, boulevard Saint-Michel
- Ub. Saint-Michel-Sorbonne 20, rue de la Sorbonne
- Paris 6e** : Apostolat des Editions 46-48, rue du Four
- Procure du Clergé 1, rue de Mézières
- Librairie Saint-Paul 6, rue Cassette
- Saint-Germain-des-Prés 3, place Saint-Germain-des-Prés
- Paris 7e** : Au Chariot d'Or 14 bis, avenue Bosquet
- Saint-François-Xavier' 12, pl. du Président-Mithouard
- Stella Maris 132, rue du Bac
- Librairie du Cerf (Fischer) 29, boulevard Latour-Maubourg
- Paris 9e** : Saint-Louis d'Antin' 64, rue Caumartin
- Paria 16e** : Lavocat 101, avenue Mozart
- Notre-Dame de l'Assomption* 90, rue de l'Assomption
- Notre-Dame d'Auteuil Z place d'Auteuil
- Pavillet 50, avenue Victor-Hugo
- Paris 17e** : Chanel 26, rue d'Armailé
- Pad** : Duval 1, place de la Libération
- Rennes** : Bean-Saint-Germain 6, rue Nationale
- Rodez** : La Maison du Livre. Passage des Maçons
- Saint-Brieuc** : Ub. Saint-Pierre 1, place Saint-Pierre
- Saint-Etienne** : Culture et Foi 24, rue Berthelot
- Strasbourg** : Lib. du Dôme 29, place de la Cathédrale
- Tarbes** : Massabielle 77, rue du Regiment-de-Bigorre
- Toulon** : Centre de Documentation de Catéchèse, 14, rue Cheluget
- Toulouse** : Jouanaud 8, rue des Arts
- Sitac Maffre 33, rue Croix-Baragnon
- Versailles** : Helliou 37, rue de la Paroisse
- L'univers du Livre 17, rue Hoche

* Comités de presse paroissiaux

pénible de savoir qu'on les voit. Ils ont tellement honte, quand quelqu'un passe là qui n'est pas l'un d'entre eux ».

Une scène dantesque

En tout cas, d'après A., le Samedi Saint est le jour du passage du Sauveur mort à travers l'enfer, la véritable origine du purgatoire, et alors on fera bien de laisser de côté toute chronologie terrestre. Pour parler en images : si auparavant le diable était lié à une longue chaîne, maintenant « *cette chaîne est si raccourcie que le diable est refoulé dans le dernier recoin de l'enfer ; par là, le monde infernal est devenu le lieu de naissance du purgatoire* ».

La chute

Dans les expériences des dernières années de la vie d'A., à l'expérience du « *fleuve* », des « *cavernes* », des « *effigies* », s'ajouta un autre motif effrayant. D'abord A. disait : « *Le fleuve que l'on voyait couler devant soi se changeait subitement en une sorte de chute d'eau. Il tombait sur vous, on n'était sans doute pas touché, mais on se sentait terriblement menacé, c'était à vous couper le souffle* ». Plus tard, elle décrivait la chose ainsi : « *Au milieu du fleuve, comme dans les cavernes, il y avait soudain comme un écoulement, en de nombreux endroits en même temps ; tout d'un coup une chute, un tourbillon dans la profondeur, un grand morceau est aspiré dans un enfer plus profond. C'est comme un cratère. La même chose dans les cavernes. Ce n'est pas la caverne qui s'effondre, mais un morceau d'elle dans la profondeur* ». « *Voir cela est terriblement angoissant. C'est perdu. Mais ce qui est perdu, on ne peut pas le dire. Et quand tout a disparu sans bruit, on entend soudain, très loin en-dessous, des bruits terribles. On ne peut pas dire : des bruits humains, pas non plus un hurlement animal. C'est l'angoisse qui appelle, la frayeur qui hurle* ».

Finalement, c'est là l'autodestruction de l'enfer, qui a toujours été ressentie tout entière comme la dissolution du péché formé par l'homme dans le chaos informe.

Expérience fragmentaire

Ce qu'on a décrit ici, ce n'est qu'une parcelle des expériences largement ramifiées d'A. Bien des thèmes importants chez elle n'ont pas pu être mentionnés : par exemple, le rapport entre le passage de Jésus à travers l'enfer et son corps gisant dans le tombeau (un thème bien plus complexe qu'on ne pourrait le supposer) ; ensuite le rôle du Saint Esprit, le Samedi Saint, la forme de la foi persistante de Marie et de l'Église pendant ce jour du silence de Dieu, la naissance des sacrements, surtout de la confession à partir du Samedi Saint, et d'autres thèmes.

Mais même avec tous ces motifs, les explications verbales — A. l'a toujours fortement souligné — restent fragmentaires. La théologie du Samedi Saint ne peut pas être pensée et écrite systématiquement. Le Samedi Saint est le jour où la Parole de Dieu se tait, et même si ce silence est l'arrière-plan vivant de tout discours de Dieu, et si toute parole de Dieu sort de ce silence et doit y être ramenée pour être comprise comme parole divine — même alors le silence du Samedi Saint reste quelque chose de différent des autres silences de Dieu. Ce fut une grâce spéciale qu'ici un être humain très pur et obéissant ait pu participer à cette expérience suprême du Verbe de Dieu fait homme, devant qui tout genou doit fléchir non seulement au ciel et sur la terre, mais aussi « sous la terre », et qui « tient dans ses mains la clé de la mort et de l'Hadès ».

Si on prend au sérieux les expériences décrites, on se gardera de conclusions prématurées en direction d'une doctrine systématisée du salut universel. Nous avons souligné l'intemporalité de la Croix et l'intemporalité (encore une fois différente) ou l'éternité de l'enfer. Pour celui qui en fait l'expérience, il n'existe ni passé ni avenir. C'est ce que Jean de la Croix a souligné pour l'expérience de la nuit obscure.

A. a toujours vécu Pâques et la Résurrection dans un « *instant* » indivisible, sans transition. « *Quand la mesure est pleine — mais personne ne peut savoir quand cela arrive, cela est enveloppé dans l'obscurité du Père — se produit la conversion* ». « *Elle est subitement là dans toute sa plénitude* ». Et aussi avec la plénitude de l'espérance pour tous : « *Avec le Fils, le Père ressuscite tous les pécheurs, ils ont un accès à Dieu* ».

Mais là se trouve un dernier mystère : que le passage à travers l'obscurité du monde n'ait pas été absurde et aurait tout aussi bien pu faire défaut : « *Il n'y a rien de plus béatifiant que cette pensée : la souffrance et la joie sont liées par le Seigneur en une unité indissoluble. La relation réciproque demeure. C'est là un mystère authentiquement filial : le Fils prend avec lui quelque chose de la fatigue des siens et ne l'oublie pas dans la joie. Il montre par là au Père que l'oeuvre rédemptrice est constituée de telle sorte qu'elle ne dépend pas de la vie et de la souffrance continuées du Fils sur terre. Il lui montre, de l'autre côté, sa reconnaissance pour la souffrance qu'il lui a été permis d'endurer et qu'il ne veut pas simplement laisser derrière lui et oublier comme quelque chose de terminé. La capacité de souffrance de l'homme elle aussi fait partie de la bonté de la création* ».

(Traduit de l'allemand par Robert Givord)

(titre original : « *Über das Geheimnis des Karsamstags* »)

Adrienne von Speyr, née en 1902, décédée en 1967 (voir les éléments fournis par H.-U. von Balthasar dans sa présentation de l'article). Ont récemment été publiés dans la collection « *Le Sycomore* » (Lethielleux, Paris) : *L'expérience de la prière, Fragments autobiographiques, Parole de la croix et sacrement, La Servante du Seigneur*.